

LA LETTRE DONNÉE

Hélène Marchadier Roubinet

L'analyse pas sans l'hystérie dans un hôpital de jour pas sans l'analyse, voici ce que je vous propose d'aborder à partir de quelques réflexions sur une pratique institutionnelle dont l'enjeu s'est trouvé être la bascule des transferts au transfert dans ma propre analyse.

J'ai trouvé occasion à ces réflexions par le travail tout proche de ce propos que Claude Jeangirard a récemment exposé à Paris où je n'ai pu me rendre.

Le rapport institutions de soins et psychanalyse questionne certes nombre de praticiens ; et chacun d'entre nous a fort à faire pour élever ce questionnement au niveau où seule l'éthique de la psychanalyse lui permet de saisir, dans cette rencontre de la folle emmurée, l'enjeu analytique du futur dans notre société sans doute encore pas sans analyse mais aux frontières de plus en plus ignorées.

Dans la triple dimension de l'institution, de l'institution pour des enfants, de l'institution pour des enfants psychotiques, chaque praticien *intéressé* par la psychanalyse rencontre, à ses frais, la limite de sa liberté.

Le caractère de table ronde justifiera, je l'espère, et excusera le peu de développement du matériel que je vous soumetts dans la hâte, et qui trouvera peut-être ici relance.

Matériel qui pourrait peut-être épingle quelque chose comme la fonction d'écrivain d'un moment de ma propre analyse qu'un enfant d'une institution se trouva comme assurer. Mon travail avec cet enfant, que je connus à l'école de Bonneuil et avec lequel je fis, comme on dit, un trajet, contribua ainsi à éclairer la nécessité d'avoir à lever en acte mon option Bonneuil pour franchir le pas inaugural de l'analyse. Mon départ de cette école, en effet, fut la condition *sine qua non*, impérative, de l'effectuation de cette analyse.

J'appellerai ce garçon Mischa, du nom d'un autre enfant, d'un autre temps et d'un autre lieu.

Après Mai 68, fut réédité en France le rapport publié en 1923 par Véra Schmidt sur le home d'enfants expérimental qui fut ouvert à Moscou entre 1921 et 1924. En 1922 ce home fut rattaché en tant qu'organisme auxiliaire à l'Institut d'État de Psychanalyse Russe nouvellement fondé. A la tête de ce home se trouvait le Professeur Ermakow, président de l'Association Psychanalytique Russe rattachée après 1921 à l'I.P.A.

Ce home assurait la formation des pédagogues s'appuyant sur des données freudiennes; conviés à la seule auto-analyse, les adultes devaient établir avec les enfants « le transfert positif » pour qu'en toute « harmonie » et « par amour pour les adultes », les enfants puissent « renoncer à des satisfactions » ; « les restrictions qu'ils seront ainsi capables de s'imposer leur permettront d'accéder à la sublimation » et donc à « un gain de plaisir.»

Dans une observation parallèle écrite en 1930, Véra Schmidt, interrogeant sur la base de ces principes le développement de la pulsion de savoir chez un tout jeune enfant de cette institution, Alik, fait intervenir, pour opposer à la réussite de la sublimation chez celui-ci, un autre enfant, Mischa.

Pour Mischa avait été consenti « un travail pédagogique considérable pour faire naître en lui les inhibitions de toute première nécessité » ; or, à ceci, Mischa opposait « de très fortes tendances agressives et une fureur de destruction caractérisée ». Cette réaction ne fut aucunement entendue comme appel à une révision de l'utilisation - en fait pervertie - des concepts freudiens, mais bel et bien à la démonstration de leur validité.

Véra Schmidt, s'appuyant sans nul doute sur l'Au-delà du Principe de Plaisir, non cité, prend soin de nous dire que « les notes prises sur le comportement d'Alik, au cours de sa première année, ne mentionnèrent nulle part le rejet d'objets, symbole de la première perte ». Or ces notes elle nous les livre, nous livrant ainsi sa propre lecture du *Fort-Da*.

Aveuglée par son désir de démontrer la mutation en pulsion de savoir de la pulsion d'emprise, en s'appuyant sur le modèle pavlovien du dispositif inhibiteur, pour une éducation nouvelle des jeunes de cette toute neuve société russe, elle passe à côté de Freud. Non sans avoir démontré, à servir deux maîtres à la fois - l'État et la Psychanalyse - ce que l'on peut produire de déviation théorique.

Lorsque je fis sa connaissance il y a une quinzaine d'années à l'école expérimentale de Bonneuil, le jeune garçon que j'appelle aujourd'hui Mischa avait 9 ou 10 ans; son activité essentielle était - en tout isolement autistique - le tripotage de petits objets qu'il faisait sauter dans ses mains non séparées, accompagnant ces mouvements de sonorités gutturales sur fond de bruit de bouche. Cette activité sonore soutenue, il l'accomplissait face au mur, tête penchée en avant et à genoux ; en fait, il n'usait que très peu de ses jambes, la marche étant elle-même encore fort réduite. Cette occupation se terminait presque systématiquement par ce que nous appelions alors une crise clastique, soit un formidable déchaînement de violence que l'enfant retournait contre lui-même, se cognant la tête au mur, s'arrachant les cheveux, se découpant la peau ; il n'était que plaies et bosses, trouvant en nous des témoins impuissants à l'aider dans cet affrontement à un réel innommable.

Je remarquais que ces mêmes crises surgissaient tout aussi brutalement lors d'une activité très particulière ; au-delà du creux de sa main qu'il tenait comme un miroir plus ou moins de trois quart, Mischa semblait chercher un point virtuel dont le repérage secret semblait lié au jeu entre la verticalité de sa main et de ses doigts et la rotation de la paume, de fait axial. Cette recherche se terminait par l'éclatement d'une violence le débordant.

Mischa ne demandait rien; lui parler semblait alors n'arranger rien, voire même rajouter à la force furieuse qui s'évacuait là.

C'est donc quasiment en termes de ne pas lui nuire que dans un premier temps j'adaptais ma sollicitude étonnée à cet enfant qui, c'est vrai, avait touché au plus profond de mon être. La distance qu'il posait entre lui et les autres fut d'abord ce que je notais; je lui accordais valeur de guide, tant en effet avec ce type d'enfants aucune technique reçue ne peut venir secourir l'impuissance dans laquelle nous nous trouvons.

Mischa vivait dans le jardin; il manifestait une intolérance radicale, au-delà d'une certaine limite, à l'approche d'autrui. Peu à peu je m'aperçus qu'il notait ma présence et même surveillait mes déplacements, au-delà de cette limite, dans l'autre zone de ce jardin qui n'était pas de ses appartenances et où chaque jour je m'affairais seule ou avec d'autres enfants, à de nécessaires taches

Ainsi allions-nous, chacun sur notre territoire concédé.

M'étant mise ainsi dans son champ de vision, je fis peu à peu partie de ses objets il prit l'habitude de ma présence, ne détourna plus le regard puis s'occupa franchement de moi, allant jusqu'à se préoccuper de mon absence de ce jardin puisqu'un jour il vint me chercher dans la maison et, me prenant par la main, m'emmena dehors, là-bas, chez lui, où ainsi il m'invitait.

Mischa venait de franchir un pas inaugural.

Un an après le début de mon propre engagement analytique venait de se poser avec lui un travail qui allait durer quatre ans.

En ce point, je dois préciser la sorte de doublet introduit au départ de mon analyse. En effet, j'avais demandé alors à Maud Mannoni et de m'indiquer le nom d'une analyste et de me compter au nombre des stagiaires de Bonneuil. Ce sont des choses qui arrivent; et ça fait travailler. Ça situe d'emblée par où la question du Sujet Suppose Savoir aura à en passer !

Aussi, le travail que je soutins avec cet enfant, pris en ce temps là de l'analyse, se fit en toute ignorance; ignorance alimentée de la foi inconditionnelle que je vouais aux repères théoriques qui soutenaient cette école de Bonneuil, à laquelle entre autres bon nombre de membres de l'École Freudienne accordaient depuis 1969 leurs libéralités, permettant ainsi à M. Mannoni de réinterroger, de par sa formation avec Lacan, l'antipsychiatrie que Laing et Cooper, dont le contrôleur avait été Winnicott, avaient fait entendre depuis quelques années.

Celui que j'appelle dans l'après-coup de l'analyse Mischa m'avait demandé de jouer avec de l'eau. L'eau fut donc le canal de nos rencontres trois fois par semaine.

Dans le bassin où ainsi il se baignait régulièrement, Mischa avait à sa disposition moult objets, entre autres des petits miroirs manuels qu'il s'empressa de jeter par dessus bord. Ce qu'il cherchait si souvent dans sa main était certes ailleurs. Ailleurs qu'il fixa dans le grand miroir mural devant lequel était le bassin, en positionnant les différents éléments de la manière suivante

- dans l'eau, assis face au miroir, Mischa;
- sur ses injonctions, j'étais postée sur un tabouret devant le bassin, derrière lui donc qui ne tournait le dos puisque face au miroir;
- dans le miroir nos deux images, toutes deux de face.

Certes, il y eut des moments où nos regards se croisaient dans ce miroir, où des échanges eurent lieu ; sourires, appels, etc...

Mais c'était sur un tout autre registre que se tenait ce curieux arrangement répétitif, qu'il mettait en place, avec la même constance, le même sérieux que lorsque dans sa main il cherchait.

Il lui fallait obtenir un point précis, je ne savais lequel ; mais à coup sûr ce qu'il travaillait était la distance ; déplacée du jardin en ce miroir, la distance se retrouvait hautement questionnée. Il lui fallait trouver le point de ma position qui, dans le miroir, offrirait la juste mesure entre nos deux images, réduites semblait-il à une fonction de points. Ceci, il l'assurait par le réglage, l'ajustage de la distance exacte de ma position par rapport au bord du miroir. Il ne fallait absolument pas que mon image soit coupée par ce bord, mais qu'elle soit au plus près. Ça rasait, mais avec une marge qu'il étudiait très finement, toujours en me faisant bouger sur un tabouret.

Il obtenait ainsi un cadrage très précis à partir duquel se poursuivait l'opération. Cependant, ce cadrage qu'il mettait ainsi si minutieusement en place m'étonnait beaucoup au

regard de ce qui se produisait dans d'autres situations quotidiennes.

En effet, surtout au début, j'eus souvent l'occasion de constater la difficulté qu'avait Mischa dans certaines circonstances où son autonomie corporelle était en question. Il ne pouvait que très difficilement alors se détacher de mon regard qu'il tenait véritablement comme béquille. Ainsi par exemple, pour grimper à une petite échelle devait-il tenter de la monter de dos, tant l'affronter de face l'obligeait à me perdre de vue puisque je me trouverais derrière lui. Et cela semblait impossible. Ma voix ne convenait pas, il lui fallait me voir.

Ce contrôle visuel, dans ce cadrage du miroir, dans l'eau, me faisait en fait présente derrière lui et présente par mon image là où je n'étais pas, face à lui, devant lui.

Lorsqu'il avait donc trouvé son cadrage, son montage satisfaisant, Mischa, pivotant alors sur lui-même d'un quart de tour gauche, s'allongeait dans l'eau dont n'émergeaient plus que bouche, nez et yeux. Alors, renversant ceux-ci vers l'intérieur, il accompagnait ce regard du dedans d'une véritable recherche sonore à partir de sons et phonèmes dont il faisait jouer les différences.

Puis après un moment il émergeait, jouait un peu, autrement, me souriait, me parlait à sa manière, puis recommençait l'ensemble des opérations.

Pendant plus de trois ans après avoir ainsi posé le derrière - le dos -, et le devant - la face -, Mischa construisit cet espace sonore du dedans.

Puis arriva un moment où les crises élastiques surgirent en ce lieu même jusqu'alors épargné. Nous ne pûmes, dans mon impossibilité à les symboliser, que cesser ces rencontres, et Mischa, qui se présentait comme un garçon encore petit mais à l'aise dans son corps et alerte dans la marche, dorénavant fut accompagné chaque jour hors de l'école par un éducateur. Les séances de bain s'arrêtèrent, nos rencontres, désormais de son fait, se poursuivirent autrement.

Pendant ces trois ou quatre ans je m'étais rendue à mes séances d'analyse bien régulièrement et j'avais retrouvé Mischa devant ce miroir.

Mais un jour, dans l'analyse s'était produit un événement et seul l'après-coup me questionna sur le rapport de celui-ci à la survenue de telles crises. N'avaient-elles pas été écho direct de cette ouverture singulière surgie dans ce travail d'analyse avec disons quelqu'un et non plus un nom.

Je me permets de vous donner là quelques éléments de ce moment précis dans l'analyse.

Au départ M. Mannoni, à ma demande donc, m'avait inscrit sur une feuille de papier à lettre un nom dont il s'avéra qu'au moment dont je vous parle, je découvris avoir tordu l'une des lettres. Un k avait fonctionné en place d'un h éminemment silencieux dans notre langue. Il y avait donc eu torsion de la jambe de cet h. Depuis des années, dans le silence de mon analyste, je travaillais, disons, avec une autre.

Au moment où je fais part de cette découverte à mon analyste, singulièrement, elle me nomme, mettant en avant, en toute réciprocité un e que depuis les mêmes années sans doute elle faisait fonctionner en place du premier a de mon propre nom.

Cette formidable ouverture au jeu du signifiant introduisit bien sûr une toute aussi formidable rectification transférentielle ; ce fut le point pivot d'un quart de tour dans l'analyse que cette apparition, comme formation de l'inconscient, de ces deux lettres; cette lecture de travers d'un nom écrit par une autre faisait surgir la présence là de cette autre, de cet à côté jusqu'alors méconnu.

Une lettre de chaque cote avait suffi à faire sonner le temps du transfert analytique. Il

y eut passage de la claudication à la marche analytique par l'émergence de ce couple analytique et sa possibilité logique pour l'effectuation d'une analyse.

De tout cela, je ne vis pas, sur l'instant, les implications directes quant à mon rapport à Bonneuil et M. Mannoni, ainsi réajustés; je ne mettais pas en question ma participation à cette école. L'acte même de quitter Bonneuil, impliqué en toute logique comme convenable - au gérondif, ayant à être convenu -, c'est finalement Mischa qui en força la nécessité. Ce qu'il m'avait indiqué dans l'eau, avec les crises, c'est qu'en effet ça ne marchait plus comme ça. Mais il y eut un autre tour de force avant que cet enfant n'ébranle ma surdité.

A son retour de l'extérieur, chaque jour, Mischa ne manquait pas de venir me saluer un instant.

Un après-midi il arrive et reste, déployant longuement l'activité suivante, un nouveau cadrage :

- me faisant asseoir sur un tabouret, il m'apporte un livre qu'il sait trouver dans mon sac, un bloc-notes et un crayon;
- il m'oblige à croiser les jambes ; il cherche dans le miroir, et de là où il compte s'installer lui-même, sur une chaise devant une table, le point exact souhaite; cette fois-ci apparaît dans ce miroir l'image de l'une de mes jambes, celle du dessus, coupée par le bord du miroir;
- il me demande de ne pas regarder ce qu'il compte faire en me tournant autoritairement le visage dans le sens inverse à sa direction.

Ceci bien au point, il va se consacrer à sa table, et sous ce cadrage vérifié de temps en temps, à une attentive page de bâtons, très égaux, ligne après ligne.

Si ceci en soi reste surprenant de la part de cet enfant dit autiste puis arriéré profond, il est à notre sens autrement plus remarquable que ces bâtons, cette page d'écriture s'appuyant sur cette seule jambe réfléchie, occupe le même espace-temps que cette construction du dedans que Mischa avait produite dans l'eau.

Après cette page d'écriture, il va devant le miroir ne voyant plus là que sa propre image reflétée, il la regarde attentivement puis, s'allongeant sous le miroir, s'endort ce grand insomniaque s'est endormi. Il se réveillera ensuite pour se dresser, se regarder à nouveau, rire et recommencer.

Devant le miroir, Mischa est jubilant, comme c'est écrit dans les livres.

Il se retourne ensuite vers moi, m'appelle, toujours dans son jargon, m'oblige à bouger, à venir près de lui devant le miroir; alors, toujours comme dans les livres, toujours comme c'est déjà écrit, il ne lui restera plus qu'à aller et venir de son image à la mienne, de la mienne à moi-même, en se retournant. Puis, me faisant reculer, il me montre que c'est à faire partir ce protecteur imaginaire qu'il peut triomphalement dormir.

«Il s'écoula un certain temps, dit Freud ouvrant le *Fort-Da*, avant que cette activité énigmatique et sans cesse répétée me livrât sons sens.

Et plus loin dans le texte nous trouvons cette note : « Bébé O. O. O. O., l'enfant avait trouvé le moyen de se faire disparaître lui-même. Il avait découvert son image dans un miroir qui n'atteignait pas tout à fait le sol et s'était accroupi de sorte que son image dans le miroir était *partie* ».

Entre la répétition de cette activité de cadrage que Mischa une fois encore me livrait et cette conformité au texte de Freud, certes s'ouvrait un monde; je fus et reste saisie d'un étrange sentiment.

Que ce soit une jambe qui apparaisse au miroir me renvoya bien sûr à cette jambe du h que j'avais tordue, la transformant en k. Cette question ainsi posée et donc levée, je me

trouvais devant l'étrangeté de ce cas - puisque ici il y avait eu un K -. Je reste en effet à considérer, dans cette page de bâtons -dont le statut reste pour moi à élucider - je reste à considérer dans cette répétition le trait de la verticalité. Déplacé de la main en ce bord du miroir, éclairé cette fois-ci par cette jambe coupée, puis produit sur cette feuille, par ce trait, s'inscrirait-il le trait d'un infranchissable ?

Délaissant ces bâtons pour aller se planter devant ce miroir, Mischa devenait l'enfant exemplaire du *Fort-Da*.

Enfant exemplaire, pour qui Bonneuil, fut dit-on, ouvert, Mischa aurait-il été voué en ce *Fort Da* trop conforme à exemplariser l'infranchissable de la folie ?

En ce si proche et si lointain étonnement, noué au moment même où se posait pour moi-même l'option analytique, le monde de la psychose apparaissait si proche et si loin du texte de Freud, si proche et si loin de la psychanalyse.

En ce point de bifurcation de l'écriture névrotique du *Fort Da* et de L'inscription Psychotique du jeu de Paume, je rencontrais peu après la question que soulevait ma participation à Bonneuil comme participation aux ouvrages publiés, soit à une certaine conformité à laquelle je ne pouvais plus répondre.

Si, quand le Signifiant Maître est interpellé en place de l'autre, il y a production de savoir, alors, quand ça a pivoté d'un quart de tour, quand cette hystérisation de la psychose ne fait plus marcher, alors il y a mensonge à poursuivre, à se laisser retenir mensonge mais aussi souffrance.

Or, la souffrance porte sous elle la dimension étymologique du délai, donc de la date.

Pour Bloch et Von Wartburg, la date c'est *data*, sous entendu *littera*, la lettre donnée.

La date fixée par la lettre donnée produit alors son effet. Partir de Bonneuil fit acte d'entrée en analyse.

En un ultime moment avant son départ-retour de l'école, non plus quotidien mais sur de longs mois, Mischa trouvera le moyen, guidant ma main de cinéaste d'un jour, de diriger la prise de vue. De cet ultime cadrage surgira à l'écran un enfant - lui-même avec un autre - un maître nageur -. Un couple est là, exemplaire lui aussi.

Noué dans mon analyse, ce trajet avec Mischa, dans cette école pas sans l'analyse, scanda un temps, celui de la rencontre de la psychose, et celui du rendez-vous avec la psychanalyse.

Mais quoi donc, me dira-t-on, une lettre n'arrive-t-elle pas toujours à destination ?